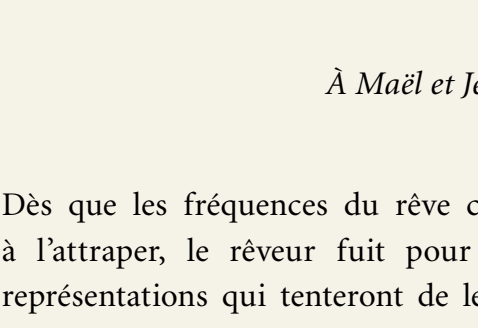
François Tétreau

séquence particulière

Vertiges

Jean Knoll (1930-2017), illustration pour la maquette de couverture de l'édition originale de *Séquence particulière* (1982).



François Tétreau (1953-2019) est un écrivain, poète, critique d'art et traducteur québécois. Photo : Hava Guerni.

À Maël et Jean Knoll

> Dès que les fréquences du rêve cherchent à l'attraper, le rêveur fuit pour d'autres représentations qui tenteront de le saisir à leur tour.
>
> Il est donc essentiellement un spectateur, assimilé par le rêve, souvent. Scindé, parfois, il assiste à son jeu.

Remarques initiales

Je connais une existence équivoque absolument. Chaque nuit, l'eau m'entreprend, et j'ai des amis sur les deux versants du sommeil.

Contraint à vivre successivement sur un, continent puis sur un autre (toujours les mêmes), j'ai eu plusieurs demeures, plusieurs chambres, plusieurs lits. Chez des femmes, chez des amis, chez des étrangers, je vais.

Mes amis d'un même continent se connaissent pour la plupart, et quelques uns même, connaissent les amis de l'autre continent. Immanquablement, lorsque je me trouve avec ceux d'ici, chaque nuit, je rêve des autres, là-bas. Infailliblement, quand mes journées se passent sur tel continent, les rêves se déroulent dans l'autre.

En plus d'être authentiques, les personnages de ces rêves se livrent à des activités qui n'ont rien que d'ordinaire ; l'atmosphère générale de ces songes est le plus souvent d'une banalité à pleurer, ce qui toutefois les rend très plausibles. Les jours trompent l'ascèse des rêves. Les nuits suivent un cours aussi linéaire que les journées qui les divisent.

Je connais deux moyens pour joindre ces amis : le sommeil et les navires (qui seraient des sommeils à l'envers). C'est dire que les ports occupent, dans ces rêves, une place capitale et qu'ils ajoutent à la confusion, comme on va le comprendre.

Si je rêve une nuit que je monte dans un bateau et rejoins les amis de l'autre continent (mais qui comme moi dorment dans la même ville, puisqu'*en rêve,* je vis avec les autres), en les retrouvant comme il se doit, le lendemain, n'ai-je pas l'impression – mais combien légitime – de rêver encore ? La conversion automatique qu'effectue le réveil tous les matins, se trouve en quelque sorte prise en défaut. Il faut alors plusieurs heures pour recouvrer le diapason réel.

Par ailleurs, le jour où je débarque vraiment sur l'autre continent, je retrouve les personnages des six derniers mois de rêves (six ou vingt mois) et ceux qui furent pendant ce temps, mes compagnons diurnes, sont rappelés à la vie aquatique des nuits et des rêves. Certains d'entre nous subissent des cauchemars cycliques, pour ma part, ce sont ces traversées marines qui tiennent lieu de cauchemars rotatifs ; les dents de mon organisme désengrené ne trouvent qu'après d'interminables semaines, les sillons d'une réalité qui m'infligeait son ostracisme.

La ville des rêves ne tolère pas qu'on la mette à jour (à nu ?). En prenant un bateau, je commets une violation de l'espace des rêves. J'investis le rêve, je le nie en tant que *rêve,* et restitue à l'air, tout un monde aquatique. En dépit du rajeunissement propre à tout voyage, c'est chaque fois un choc. Si « la nuit est un sein gonflé », le rêve, lui, est un ventre plein de projections cinétiques, alors que les lunes sont des bulles remontant à la surface.

Il faut maintenant dire à quel point m'exalte la réception d'une lettre écrite par un des personnages de ces rêves. Je lui reconnais (lui consens), comme à la bouteille trouvée sur la plage, une existence supérieure.

Un reportage télévisé, démesurément, attira mon attention. Des Japonais avaient retrouvé l'épave de l'un de leurs sous-marins, coulé lors de la guerre. Ils, ne purent le renflouer. Des plongeurs repêchèrent les squelettes des marins, afin qu'on les honorât selon les rites funèbres en usage dans ce pays. Ensuite, on décida de vider le bâtiment à l'aide d'aspirateurs et de pompes. À la surface, des tamis recueillaient les objets. Parallèlement, on nous montrait un film tourné dans ce navire à l'époque de la guerre. Nous pouvions y voir les marins dont on venait de remonter les ossements, et les objets qui retombaient dans les tamis, étaient bien entendu ceux-là mêmes utilisés par les soldats dans le film.

Ce court-métrage tourné au fond des eaux, remplissait toutes les exigences d'un rêve filmé. À mesure qu'il se déroulait, je me sentais véritablement enveloppé de substance onirique. Ces marins morts et rêvés, dramatisaient ma rêverie, en même temps qu'ils la comblaient.

Je suis face à un pareil phénomène (et qui me satisfait tout autant) lorsque je regarde les lettres et les photographies de ces personnages et de ces femmes nocturnes. Photos resurgies du naufrage chaque nuit recommencé. Photographier, filmer ses rêves ; cela procéderait d'une nécrophilie proche de celle qui prélude à l'examen des momies. Combien s'endorment nus et s'éveillent un anneau dans la main ? La lettre est cet anneau.

de la suspension des astres sur plan rectiligne
aux nuits édifiées par fuites et retours
les fractions de rêves, selon
s'agglomèrent

ressac des très riches heures du songe
plus térébrant qu'un livre d'éveil
à la mort poindre
dans les autres

(tout germe en tout cadran)

mais que ploient tant de veilles et
d'ambivalences
tant de voyages
tant d'épaves et de navires

un double océan divise
le rêve d'hier ou
le tangible aujourd'hui

Tous nos disparus gisent en nous. La mémoire les conserve dans ses caveaux. À la faveur d'un rêve, elle glisse un tiroir et met en scène tel mort pour la nuit.

Mort, à mon tour, je vivrai quelques années ou quelques mois, dans les rêves des femmes et des amis que j'aurai connus, ainsi que je les vois chaque nuit, marchant de leur allure moelleuse, flottant plus que ne volant. Je sais que je bougerai dans leurs rêves, comme on se meut dans les miens. Ce bref prolongement d'existence sera plus effectif qu'un souvenir. J'y recouvrerai quelque volonté. Aux tréfonds du rêve, j'existerai sous forme vague, comme un tremblement amoureux, une vapeur molle, et peut-être sourirai-je pour dissiper l'angoisse qui, de la crédulité des rêves, naît en voyant un mort bouger.

CONSCIENCE de dormir d'abord ; puis conscience se rêver. Conscience enfin, de pouvoir analyser le fonctionnement des rêves à l'aide de symboles simples. Je m'éveille et je note.

Notes : le rêve s'accroche à son sujet l'orne et le déchire puis avec les lambeaux qui se mettent à vivre et qui se conjuguent d'autres rêves viennent
chaque rêve est rongé par un tas de vers qui grouillent sur lui / chaque lambeau s'articule aux autres et crée d'autres rêves
le rêve est une idée qui subit une dégénérescence ultra rapide sa pourriture baroque vivante est l'objet même du rêve comme un meuble qui s'ornerait de stuc jusqu'à disparaître sous le stuc qui s'en détacherait – puis lambeaux de stuc se coordonneraient pour former d'autres chaises promises à de pareilles germinations.

Dans ce rêve, la chaise symbolise le sujet d'un rêve ; le scénario initial.

Exemple : Dix baigneurs et baigneuses marchent sur le sable.

Cette situation, si elle était proposée à un rêveur, lui laisserait supposer un instant qu'une baignade va suivre. Or, au lieu de ça un événement inouï intervient :

L'arrivée d'un fauve sur la plage.

Dès lors, tout chavire. Tout se compose, non plus autour du synopsis premier, mais à partir de cet imprévu, auquel se greffent d'autres phénomènes, tant et si bien, que l'imprévu et ses transformations accaparent désormais tout le rêve.

Je rêve d'une chaise que ses ornements soudains dévorent, jusqu'à lui donner l'aspect d'une mini cathédrale baroque.

Je suis en retrait, dans un salle de cinéma ou de théâtre, seul, face à la scène obscure. Je ne vois rien.

Apparaît une chaise (le rêve, l'objet du rêve) stable, sur un plan neutre, sombre, indigo
très vite, des ornements de stuc (d'abord des perles) germent sur elle, puis la recouvrent.

J'allais m'impliquer, mais ces imprévus me retiennent à mon siège, me confinent au rôle de spectateur. Je ne perds pas pour autant mon pouvoir d'analyser ces phénomènes au second degré, alors même qu'ils se déroulent devant moi.

Bientôt, la chaise est couverte de garnitures vagabondant sur elle.

La chaise délire.

Je sais que ce sont des décorations vivantes, mais j'opte, tout en rêvant, pour le terme *vermisseaux.* Sans doute parce que la veille, j'ai lu – j'en ai le souvenir immédiat – qu'un critique avait comparé les femmes du *Bain turc,* d'Ingres, à des asticots.

(Est-ce dire que la chaise symboliserait aussi ces femmes au bain ? Décodage d'amateur. La chaise s'en tient à son rôle primitif.)

Quelques minutes plus tard, elle disparaît complètement sous cette luxuriance de vermine.

Les vermisseaux jouent les phénomènes subits dont je parlais tout à l'heure. Des imprévus dénaturent l'objet pour s'octroyer tout le propos. (La baignade n'est plus même un souvenir ; depuis longtemps les nageurs fuient dans la nuit.)

Désormais, je ne considère plus le rêve intégral ; mon attention n'a d'égards que pour la dégradation du sujet. (Un meilleur sort n'attend pas les nouvelles générations de vermisseaux.)

Ensuite, la chaise originelle n'est plus.

Seule frémit une prolifération de vers. Voilà maintenant qu'ils ne trouvent pas assez de substance pour se nourrir. Du sommet, des lambeaux se détachent et tombent sur la scène. D'autres filaments s'agglutinent ; ensemble, s'articulent, grandissent, forment d'autres cathédrales, à gauche, à droite, partout. La scène étouffe du trop plein. Je m'éveille et je note.

Ainsi donc :

La Chaise (l'objet du rêve)

Stable
sur un plan neutre sombre indigo
très vite
recouverte du stuc germant d'elle
j'opte pour vermisseaux et la chaise se rend à leurs raisons
seul le stuc passe la rampe
délire à son tour
– mitoses –
tout fourmille dans la luxuriance
triomphe absolu de la perle irrégulière
puis
le rêve entier
meurt
d'une surabondance de
rêves

LE NU DISPENSE une formidable aura. Substance subtile et diaphane, sensible (et sensitive) voltige autour du corps.

La robe de mariée, la plus plausible des images de l'aura.

(La poignée de main serait-elle cet acte violent, si elle ne transperçait l'aura ?)

Tous, nous sommes plus ou moins friands de l'aura d'autrui, et nos regards, émissaires du désir, la recherchent et la sondent. Plusieurs se montrent ravis de cette assiduité de guêpe qui les exauce. L'aura du nu reconnaît dans le désir essaimé, son gant et l'emplit.

Sur la scène, la strip-teaseuse n'émet qu'une aura réduite à sa plus simple expression. La scène (souvent une cabine de verre) lieu sacré, rituel, malgré tout (pour ça ?) désabuse le désir et défend que la danse soit le spectacle total qu'elle prétend offrir. Rien n'est vrai sur l'autel du semblant. La scène, théâtre d'illusions, préserve, plus qu'elle ne présente, l'aura des danseuses, alors que les yeux alentour, souhaitent qu'en eux, elle court et s'abîme.

Sur la plage, la nudité exulte. Sans retenue, les corps s'épanchent et la nudité garantit l'aura. Les zones, avec leur nu seul au centre, vibrent. Cent sexes bruissent dans l'air et le saturent. C'est le bal des auras, toutes aux autres mariées, dans la jubilation générale.

(Reste à inventer pour les villes, une architecture propre à contenir les danses de l'aura.)

L'aura du modèle. Les modèles – souvent des prostituées – découvrent l'une des plus tentaculaires, et partant des plus pures façons de l'aura. Les zones occupent l'espace. Tout leur est soumis : arbres, coussins, pigments des couleurs. L'aura céruléenne érotise la lumière, et le peintre (au moins !) la voit. Jamais elle ne manque de rayonner, mais pour que sa présence soit effective sur la toile, il convient qu'on la creuse. Un grand nombre de photographes (ou réalisateurs) préfèrent l'ignorer (un tel sang-froid force l'admiration). Mais sans aura, l'image du nu (toile, film ou photo) croule ; elle en est l'esprit. (Il est entendu qu'une technique « impressionniste » seule, n'y suffit pas). Désormais, le corps est incident. Plusieurs peintres – même s'ils n'ont partout réglé son compte à l'idéal – misent davantage sur les zones que sur les corps. En somme, il ne s'agit pas tant de recréer (reproduire) l'aura, que de la *contracter.* Praxitèle (à l'opposé d'un Gervex peignant une *pin-up* des moins auréolées) en répond, et l'aura de la courtisane flotte encore.

L'aura c'est le rêve (l'imaginaire, l'onirique) à l'état de veille. Et le rêve, souffle essentiellement érotique, s'exprime à son mieux dans la nudité, son principe. Ce gaz, qui envahit le sommeil des femmes, n'est autre que l'aura se repliant à l'esprit. La pierre aimantée du sommeil attire à lui l'aura toujours dansante. (La dormeuse serait-elle un Onan que sa nudité fascine ?) Le sommeil, forme primitive du désir, présente sa gaine à l'aura qui s'y coule. Par le rêve, l'aura travaille la dormeuse, et sur la plage ou dans l'atelier paraît comme un rêve exogène.

Sur la dormeuse nue ne flotte qu'une fine buée d'aura (nudité en deuil). Quand elle murmure dans son sommeil, un oracle lui échappe. Lorsqu'elle s'éveille, l'on voit nettement le rêve passer du dedans au dehors, comme une feuille froissée qui dans l'eau se déplie ; l'érotique *emplit* la chambre.

La nuit, dans l'exercice du rêve, l'aura prépare son triomphe lendemain sur la plage où, au contact des désirs, elle fera provision de rêves pour la nuit. Mouvement (cosmique ?) de marée.

À la plage, non sur la scène du semblant
　où rien jamais n'est total

Dans l'air plein du bal des auras toutes
　aux autres mariées

De même qu'à l'atelier, dans la couleur
　(la toile parfois) le rêve

À l'état de veille, du désir alentour,
　reconnaît le gant.

La pierre aimantée du sommeil, en lui,
　tire la gaze

Sur la nudité veuve remue la buée
　de l'oracle

Et du dedans, le rêve, à l'éveil, au dehors,
　se déploie

Aujourd'hui, de nouveau, son principe
　emplit l'air

Dans l'exercice du rêve, l'aura tisse un triomphe
　lendemain

Sur la plage, non sur la scène du semblant
　où rien jamais, etc.

LA DENSITÉ, la porosité même de la pierre paraissaient idéales.

Au départ, les hommes souhaitaient que la ville résolve l'énigme que le corps féminin leur posait. Ils croyaient qu'en sculptant les facteurs de l'énigme, celle-ci se livrerait complaisamment. Tentatives désespérées d'accéder à la compréhension par l'architecture, le plus primitif des arts. (L'architecture n'attire pas les foudres, seulement elle doit composer avec elles.)

Si la ville n'élucide pas l'énigme – comme les bâtisseurs l'espéraient – elle illustre par contre très fidèlement, la conformation labyrythmique de cette énigme. La ville se révèle un énoncé très net de la question.

Les villes sont des notes prises par les hommes sur le rêve dans lequel ils évoluent.

Les philosophes (essayistes, etc.), incapables de résoudre les questions qui les travaillent, se contentent généralement de transcrire tous les aspects de ces questions. Dans l'ensemble, leurs travaux sont des errances à travers les dédales de l'interrogation initiale. Ces ouvrages (souvent de splendides échecs) relatent scrupuleusement toutes les questions nées d'une même question originelle.

Quand les artistes-peintres installent un modèle devant leur chevalet, il leur importe, en premier lieu, d'éclaircir l'énigme de l'aura. Maintenant ferme leur pinceau sur la toile, l'esprit tendu comme un corps bravant l'orage, ils pourront, croient-ils, élucider la question, d'abord en la représentant. Mais le rêve qui, de la nudité, s'échappe en rafales, domine leur raison ; nul espoir d'issue. Ils peignent alors des microcosmes, fières architectures qui réfléchissent adroitement l'anatomie de l'énigme.

Sur ses plans, l'architecte divague. Plusieurs villes sont devenues si perfectionnées qu'elles exercent sur les hommes, une fascination identique à celle que le corps féminin suscitait naguère. Bien plus que la reproduction de la cellule familiale, la ville est l'édification du premier rêve érotique.

Tel quartier illustre la fécondité ; tel autre le désir que la femme éprouve ; celui qu'elle inspire. Ailleurs, ce sont les arrondissements secrets, les places névralgiques. À nul n'échappe ses caractéristiques de refuge, non plus ses allures de putain, ses vulnérabilités, ses orgueils. De pareilles remarques s'appliquent à la cathédrale. (Crut-on vraiment qu'une flèche suffît pour que jaillisse la clarté ?) La citadelle, la forteresse ou la cité lacustre témoignent de même. Parfois, dans leur exaltation à s'affranchir du rêve en le façonnant, les bâtisseurs se sont laissé aller à des effets de style qui s'avèrent, à l'analyse, plutôt la poursuite d'une chimère, que l'exercice d'une foi véritable. Par exemple :

Un soir autre / heure de Paris
nous franchissons en silence
　　le sexe de la ville

une bise nombreuse divulgue
les cuisses mates ; elle inaugure
les jupes à présent résolues

le vent fait sienne, puis nôtre
cette intimité sous nos pas.

Tous les hommes ne craignent pas la femme, mais il n'en est pas un qui ne se débatte dans le rêve qu'elle répand.

L'architecte ajoute : « Je ne pense pas que les femmes puissent me fournir des explications plus tangibles. Ce que je cherche, ce n'est nullement à définir leurs pensées, leurs raisons d'agir ou les sentiments qu'elles ressentent. Ce qu'il me faut, c'est une réponse à leur corps qui pose en interrogation. Aussi ce *cela* qu'il évoque. »

Comment saisir l'énigme lorsqu'elle se présente sous la forme d'un rêve auquel on n'échappe pas ? L'enfant pressent qu'il y a quelque chose au-delà d'un baiser. De la même manière, l'adolescent devine qu'il existe autre chose par-delà le coït. Qui n'est pas seulement la procréation.

L'architecte : « La mort est une explication très intéressante, mais je doute qu'elle soit vraiment satisfaisante (sinon aux défunts). Il est clair cependant, que nous ne saurions envisager deux énigmes principales. Les énigmes convergent toutes sur une seule *énigmatique.* »

Que retenir de ce désordre ?

- Que la ville est un rêve qu'une foule a bâti.
- Que les hommes croient s'affranchir du rêve en bâtissant des villes.
- Que la ville est la géographie de la question.
- Que l'architecte dessine son rêve.
- Que le peintre travaille au milieu d'un orage.
- Que l'adulte poursuit ce que l'enfant pressent.

* * *

Certaines pièces d'architecture fonctionnent à l'instar des jardins initiatiques. Les immeubles participent d'une construction globale, qui tient compte de tous les équilibres. Selon le temps, l'heure, la lumière et la couleur du soir, le passant éprouve un rythme idéal et prémédité. Tout communie. Il sent s'élever autour de lui, des atmosphères de femme – un climat érotique – et les pierres se pâmant, exhalent des buées.

Les pierres expriment le rêve que la femme insufflait aux bâtisseurs.

Labyrinthe que verbe l'énigme ;
tympan fragile, ouvré, malgré
　　l'orage.
L'équerre, contre le rêve.

Dédales – anatomie d'équilibre –
l'orage latent du coin –
　　d'où l'énigme.
Ainsi, des orifices.

Au-dessus, la verve du clocher ;
devant, la ville,
　　la ville, rébus.

* * *

Le tableau comme passeur ; porteur de germes. La toile sous-tend des risques. (Si, avec des images, il y a un danger attenant ; une intuition qui ne trompe pas.)

Dans la mémoire, la toile, sujette aux malformations équivoques, s'ensauvage d'excroissances molles et putrescibles. (Après quelques mois à peine, un Vélasquez présentait tous les stigmates d'un Bacon.)

Il faut croire à la responsabilité du modèle dans cette affaire. S'échappant, le rêve colle aux couleurs fraîches dans les poils du pinceau ; s'abîme dans la soif des aquarelles et le plomb poreux des crayons ; souille la gouache, le bistre des lavis, le pollen des pastels. Milieux propices à la croissance des virus au rêve engendré. Une course à travers l'œil, et le tableau dégénère en mémoire. Toile et mémoire, fragments du même incubateur.

Le modèle pose devant un peintre, puis pour un autre ; partout promène sa petite sensation. Le cancer des couleurs frappe les peintres en premier lieu ; les amateurs ensuite. Les sculptures, les églises, les cités nous exposent à de semblables dangers. (C'est plus qu'un constat, c'est une alerte !) Qui niera que nous n'ayons de la contagion, un inavouable désir, et collectivement ? Ne reste-t-il pas dans l'esprit des recoins où nous laissions germer quelque cellule ; quelque œuf ? Négligence ?

Pouvoir s'amuser longtemps à de tels jeux, mais il faut qu'on s'affranchisse du rêve, pour un abrégé des questions, pour des charpentes inébranlables.

Défendre alors, que la nomenclature des songes féminins selon les races, dressée déjà, ne paraisse. De même ce plongeon que je fis…

(À cette époque, toute rêverie me livrait une intimité. J'en appelle à ce pied d'une Eurasienne, entrevu dans le métro, plus troublant que celui de l'Odalisque même.

J'étais ‹assis non loin d'elle qui racontait quelque histoire à sa compagne. Il était entendu qu'elle ne me laisserait rien saisir de son gré ; il devait être dit, par contre, que je saurais dérober une confidence. Je vis dans le croquis des lanières, ce pied petit, retenu, l'air reposé (s'éveillant, aurait-on cru, frais, comblé). Tout un arc de rêveries courba ses paraboles. D'emblée, je compris que déjà, sa blancheur de gisant connaissait l'énigme des draps et l'odeur allusive de l'enfant

pied nubile /
sans poids
promis à l'orient des
perles.)

Au vrai, dans la mémoire et dans le temps, la toile couve une agonie, caractérisée par un redoublement de vitalité. Les facteurs s'interfèrent, s'attribuent des titres inconnus ou anciens. Tout foisonne dans la pagaille. Les mécanismes d'inversion du regard, créent une mémoire dyslexique.

IL CONVIENT donc de se débarrasser du rêve, pour des assises inébranlables. Mais qui se soucie de fuir le rêve ? Qui désire, de ses nuits, posséder les clefs ; voire, que soit abolie la nudité des femmes ? Pourtant.

Reprendre la cause, entendue déjà, de la chaise, mais sans rêve.

J'en retiens deux. Peintes. L'une meuble une chambre d'Arles ; l'autre est l'œuvre d'un ami. Toutes deux frémissent de pulsions sanguines, battent d'un rythme d'aorte. Les barreaux ne semblent plus contenir qu'avec peine, le flux.

Les extrémités supérieures des pattes avant, évoquent des genoux de chameaux ou de dromadaires. Comme si ces animaux s'agenouillaient trop et qu'elles ne les soutenaient plus que par miracle, les rotules – presque plaies – voudraient, je le crois, s'extraire des pattes.

(Au zoo, les genoux des dromadaires m'impressionnaient autrement que leur bosse. En fait d'animaux fabuleux, la girafe et le crocodile remplissaient mes exigences les plus fantaisistes.)

Donc, cette palpitation d'artères d'abord, puis les similitudes (?) avec les genoux des dromadaires qui, lors que j'observe la chaise de Van Gogh, occupent mon attention.

Mais est-il orthodoxe que je choisisse des toiles pour examiner la chaise ? Revenir à plus vrai.

La chaise. Dès que je lis, entends ou prononce le mot, des impressions de *blondeur.* Ni brun ni marron ; seule l'emporte la blondeur. (Peut-être la quasi-homonymie avec *chair ?*)

Maintenant, je lis ce mot. Chaise. Hasard – ou décision – si le *h* profile sa silhouette ? Si le *ch* rencontre la promesse d'une aise prochaine ?

La chaise. Stable, avant tout. Commode épithète, grâce à *table,* pour sûr, que la chaise – sa forme même – appelle de toute la force de ses bras absents. Stable aussi, car il est préférable qu'elle le soit. (Délibérément, j'écarte les chaises en suspension dans l'espace, les chaises à porteurs, à bascule, les roulantes ou bancales qui m'éloigneraient insidieusement de mon but.) Stable enfin, parce que cela vient de se tenir debout. Paradoxe ?

Que comparaisse la chaise la plus commune ! Elle est en bois, avec un dossier de bois. Le siège, formé de quatre triangles de paille réunis à leur faîte, est soutenu par les pattes (plus de rotules, désormais). S'adaptent sept barreaux ; le tout tient sans clou ni colle.

Contrairement aux fauteuils qui m'ouvrent des bras gourds et me reçoivent avec ostentation, vaniteux par prodigalité de confort, la chaise, dans quelque logis que ce soit – les plus cossus – fière toujours et réfléchie. Quelque pièce qu'on lui choisisse, jamais ne geint ni ne jure. Au décor, à la perfection, conséquemment, se marie. Plus utile que tout autre objet, elle les laisse retenir mon audience. Tels s'avèrent son tact et sa discrétion, considérables, autant qu'ordinaire, mon incurie envers elle.

La charité d'un homme pauvre réside aussi dans sa chaise. Avant le couvert, avant le pichet de vin (qui peu vent manquer), jamais il ne néglige d'avancer une chaise au voyageur qui se réfugie chez lui. À son tour, l'étranger ne saurait sans se rendre odieux, la refuser. Il se bercera sur les pattes postérieures, pour se détendre, sans que cela menace la réflexion, mais plutôt l'entretienne.

Enfin, devant elle, l'huissier suspend son office pour laisser à celui qui n'a plus rien, la seule chose qu'il pourra encore offrir. Une dignité, paraît-il.

À vingt ans l'écrivain travaille le soir sur une chaise anguleuse. À quarante, lauréat, ne descend-il chez un antiquaire pour choisir un fauteuil à placer devant son secrétaire ? À soixante ans, tous les jours, il astique son épée d'académicien qui, quand on la dépose au creux du fauteuil, étincelle. Il convie des gens pour l'admirer, rutilante sur les coussins. Pas de ces raffinements avec la chaise. Je lui suppose trop d'esprit pour se prêter, malgré ses origines cléricales, à de tels fantasmes.

Certains la maltraitent. Pas de scène de ménage sans qu'on n'en fracasse quelques unes. C'est ignorer qu'elle domine ceux qui la brisent. Je lui reconnais volontiers de l'élégance.

Les acrobates et funambules – gens fort raisonnables l'ont devinée. D'un mouvement vif et méthodique, ils la lancent dans les airs et la font virevolter. Elle dessine des figures géométriques immédiates qui révèlent sa grâce et son esprit ; tournoie en finesse. Jamais de signes hésitants ou maladroits. Dirait-on qu'elle suit docilement le geste de l'acrobate ? Au vrai, c'est lui qui se met à son service et dé voile sa spiritualité. Sa physiologie seule, permet cette danse et ce vol particuliers. Ensuite, l'athlète la rattrape (si preste elle est alors qu'une écuyère) puis la dépose. Tout deux saluent.

Jamais je ne me suis endormi sur l'une d'elles. Toutefois, j'ai remarqué qu'invariablement, pour avoir eu cette chance, l'on rêvait. Comme si la station assise et droite, favorisait la croissance du rêve. Quand cela serait vérifié, puis certifié, il faudrait, pour cette ultime délicatesse, lui rendre, etc.

L'étranger frappe. On l'accueille. On lui offre une chaise. Il s'assoit, s'appuie, soupire. Doucement, se berce.

Bientôt, rêve. (voir l'objet du rêve).

Siégez dans l'aise commode
aux assises bienséantes
pour établir vos épées !

À la barre, stable et docile,
sciemment, l'écuyère
de l'insigne dignité se pare

jusqu'à ce qu'inhabile
à l'ultime parquet
l'on sursoie.

« RÉSOUS CE RÊVE qui t'enveloppe (comme le surhomme repousse la nuit), mais n'ignore jamais que ce que tu gagnes sur lui, en toi se glisse et croît ! »

Retenu par une géographie en forme de pinces, immobilisé, le vent devient vieux. Les natifs assurent qu'*il* se gâte ; des particules infimes, en suspension, le paralysent. Désagrégé, il est menace. Au-dessus des lagunes, plane le choléra, tandis qu'une zone pestilentielle vibre sur le navire en quarantaine. Ces images, pour comprendre les virus du rêve.

Certes, avant de contaminer la toile, l'aura corrompt son peintre. Lorsque celui-ci lutte contre l'aura, qu'il s'enfièvre devant son chevalet, le rêve – lionne surgissant du modèle – bondit sur lui, l'agrippe,
agriffé,
le déchire.

Toute une aura comprend formules de cauchemar. Les initiés qui s'emploient à creuser le rêve autour d'eux disséminé, quelquefois, les contractent. Le songe, que le peintre éclaircit à l'extérieur, en lui s'immisce et s'emmystère. (Mille fois il retournait à l'atelier, résolu de régler leurs comptes au rêve et à l'aura, mais chaque parcelle qu'il résolvait, s'infiltrait dans son organisme – naguère sain – et l'embrumait.)

Couché sur les coussins, le modèle irradie le rêve et ses virus. À l'instar de ses semblables, cette maladie, dès lors qu'elle apparaît, déclenche les mécanismes de défense, au sein de l'organisme. L'esprit surtout, dans ce cas, connaît l'exceptionnelle acuité qui soulève l'imaginaire. Pendant que le cauchemar cherche à renverser le gouvernement de l'esprit (à l'absorber), avant qu'il ne déferle, les circuits principaux, alertés, s'affolent. Leur panique, à l'origine d'une production imaginale de rare exubérance.

Au cours de cette phase, la maladie se communique à la toile ou aux pierres.

Jadis, le rêve n'était que succession de phénomènes singuliers, flottant à l'intérieur des limites admissibles, des eaux territoriales, mais quand le vent largue ses attaches, que le cauchemar supplante le rêve, il n'est plus de retour possible. Tout en l'exauçant, l'imagination (pour une berge sans retour) exhorte le peintre à traverser, en dépit des orages (tandis que le vent rompt ses liens). Pas de regards en arrière.

La brise nue, d'abord, mène l'initié.

Malgré l'immanence du cauchemar – à cause d'elle, peut-être – le rêveur est conduit (l'orage désormais) par le désir effréné de plonger au plus profond de ce qu'il croit être encore, le rêve (grandit au cauchemar intrinsèque). Irrémédiablement égaré dans le labyrinthe, il se pense proche d'en trouver l'issue. Ses organes, à présent, fermentent à l'agonie. On aborde la phase terminale.

Cependant, sur le modèle, la corruption l'emporte. La nudité perd ses pouvoirs de séduire. Tout se dérobe à l'analyse ; les peintures prolifèrent en paradoxes. L'inconnu transgresse les frontières. La dégénérescence culbute les postes d'observation les mieux situés. L'on ne sait plus si cela doit cesser un jour. L'on ne sait plus que bâtir… bâtir, dans la tourmente.

Cédant à la compassion (avant que ne le noie la tourmente), le cauchemar dévoile au rêveur les recoins les plus confidentiels de l'aura. Sollicités, les faubourgs visionnaires, se dessinent. Avant que la barque ne chavire au final, lorsque le corps vit en se multipliant, précises, nettes, sans équivoque, apparaissent, les zones absconses.

Tout est perdu, sauf l'émerveillement. Alors il tombe ; mais il n'est pas de lit, au terme de sa chute.

À MOINS QUE ne refusant de figurer parmi ceux qui meurent, il ne joigne ceux qui tuent.

Jusqu'à présent, le rêve (érotique) adroitement, dissimulait le désir (au plus obscur de son âme) de meurtre. Ceux-là qui le creusaient, voyaient la consolidation d'un satané coït (meurtre, ultime prolongement du rêve). Sur les bases d'un crime latent, l'aura s'échafaudait. Par le rêve, le rêveur découvrait l'arme pour rivaliser avec elle. Salutaire échappatoire, pour consolider l'érection du rêve. Sans doute, l'exercice d'un sacerdoce onirique vidangeait-il ces instincts, en même temps qu'il apaisait les rages nées de l'échec, sans cesse encouru. (Un sacerdoce pour assumer le crime latent).

Mais lorsque le cauchemar s'insinue, il lui est loisible d'emprunter deux voies : corrompre les organes (dit cancer onirique – images, simulacres à la sublime intimité d'une lame) ou contaminer l'esprit, soit : meurtre.

Si le cancer onirique n'est révélé d'habitude à celui qui en souffre, qu'au moment où il y succombe, quelque fois – dans de rares cas, il est vrai – il arrive que ce péril soit pressenti par certains sujets plus imaginatifs. Alors, ils se dressent contre lui.

Mais qu'ils se révoltent contre cette façon de cauchemar, instantanément, ils sont la proie de l'autre. Dorénavant – meurtre, pistil extrême du rêve – une idée dirige leur pensée (espoir que ce soit tout à l'instant d'absolu plaisir) : assassiner l'aura.

Pour un rêveur ainsi, l'aura est cellule. L'insoutenable claustrophobie qui le pousse aux actes définitifs, de lui, s'empare. Plutôt qu'une corrosion lente et patiente, l'assassinat qui scinde l'énigme (la cellule). Plus le rêve s'agite et voltige autour, plus le cauchemar grandit au fond, plus le rêveur éprouve l'exaspération qui tenaille les sens. L'issue, par-dessus toutes, logique ; le projet naît de mettre à mort, l'aura. Crime, comme révélateur. (La victime, ardent objet du rêve, sûre d'absorber le choc attend qu'on la découvre, partant, qu'on la révèle.) Il se convainc qu'un ravage du rêve, résoudra l'énigme close, jusqu'ici. Il substitue à l'équerre (au pinceau) l'arme, deux fois, radicale.

Maintenant, la plage. L'air tremble du bal des auras. Exaspération du rêveur. Au-delà de tout, l'opacité de l'énigme – connivence du nu et de l'obscur – l'horripile. L'arme. Il se rue parmi les auras qui dansent. Puis, tranche, taillade le rêve, afin que s'évanouissent les murailles. Les nus, bientôt, tombent, par couples. Sur la plage, le sable éponge leur sang.

Dans l'atelier, le sang macule les coussins fauves. Le vermillon poudroie, tandis que les chevalets se cabrent au milieu des dégâts. Il gît, le modèle, dépossédé d'aura (sans doute repliée aux tréfonds de la mort, à moins qu'elle n'ait rejoint déjà, les rêves d'autrui). Les disparus emportent leurs zones ; respectifs secrets. Total, le cauchemar.

Fuir, en outre, dans les rues, sales de nuit. Lancer l'arme au fleuve ; se cacher ; mais jamais y échapper. Auprès de lui, que la mort et ses mille travestissements.

Il ne serait plus que de se glisser en elle, au plus vite, pour échapper au cauchemar, qui volontiers croîtrait sinon.

ALORS, LE CAUCHEMAR inculque leurs reliefs et leurs attraits, au rêve et l'aura. Hors la contagion fatidique, point de rêve exprimé. L'asepsie détermine l'écroulement du songe, et ses travers.

Mais faut-il que le cauchemar encore – la maladie trouve au rêveur cet organisme précaire et vulnérable, exposé plus qu'aucun autre (pour y extraire les déchets qu'il avait cru sacrés). Faut-il que le rêveur, dans la suite, consentisse à braver la tourmente. Seulement ainsi par vient-il – non à définir, puisque ne lui étant signifié qu'à la minute du satané coït (rendant l'âme à la vision) – mais à tracer la configuration labyrythmique de cette énigme, sa géographie sinueuse, à l'origine de tout mal, et qui tant l'ont tenaillé. Ce genre d'échec demeure satisfaisant, si l'on veut croire.

N'en réclamons, dans l'immédiat, pas davantage. Non sans confesser qu'une définition limpide et claire, de cette énigme du nu féminin, apaiserait (?) autrement que ce constat d'échec, fût-il, en soi, réussite.

Ce qui intrigue en outre – plus s'il est possible – c'est que l'énigme, fatalement, s'exprime dans une surabondance immodérée. Cette énigme, savoir l'énigme, possède à l'origine, dans ses gènes et gamètes, le programme (le but) d'un accroissement interminable, jusqu'à la mort de l'industrie du rêve. Quelle que soit la race d'ailleurs, ou l'espèce. (La beauté, en exemple, ne connaîtrait plus d'arrêt dans son perfectionnement.) La multiplicité des espèces, la diversité parmi celles-ci, leurs différences fondamentales certes, mais leurs analogies immuables aussi, dès l'instruction des gènes (conformation, par la suite) concourent au mystère. Puis l'invention phénoménale, riche et prodigieuse, mais encore imprévisible, par le choix des caractéristiques physiologiques et des modes d'intervention surtout, président à l'éblouissement. De telle sorte que le rêve emprunte tous les signes existants, mais irrévocables plus tard (véritable bestiaire du rêve). Jusqu'à dissolution de l'objet, c'est ainsi que l'excroissance désordonnée des formes – hors d'atteinte – suspectes d'abord se profile intuition afin d'extirper l'officiel des ventres impurs les séquences apodictiques (c'est-à-dire incontestables, nécessaires en elles-mêmes) de trois expositions s'ingèrent dans la conscience défaite, se mèlent aux promenades clivées d'aléas en série tant d'aspects convergent sur l'héroïne tout un catalogue :

- homard   avec un fort accent, comme au marché
- grenouille   enfouie dans la vase du lac
- jaguar   investissant les paysages
- poney   blond, minuscule, sans attelage
- vautour   surtout son cou de reptile

une crainte déjà – ou une ombre – paraît   Vite, voir avant que tout ne s'envole   le corps grandit sans référence il croît au fur du seul désir de posséder l'air   tête qui sue enflée d'organes   soudain la candeur authentique s'allonge pour emplir les ciels sur les affiches   elle engendre l'oubli qui nous manquait   au-delà des sexes, de l'érotisme ou de l'amour   au-delà de l'esthétisme même   anatomie de luxe parcourue   ramasser le sang, reproduire l'idéal (tel qu'il s'immole ici) pour des parvis inconscients   retrouver ce sourire ce visage
puis
plus
rien

BIENTÔT CELA TANGUE, puis bascule ; beaucoup plus tard, cela chavire. Rêves, sexes, races ou mensonges ne connaissent plus ni frontières ni limites. D'aucune distinction désormais l'on ne répond. D'aventure et d'ailleurs, peur et maladie vagabondent. Puis vient le sang, lacet cramoisi dans les méandres de la peur.

Lorsque le sang paraît, cela sombre.

Il n'y a plus à proprement parler de lutte ; il y a fuite. « *Run, run, run,* » (oh oui, par exemple !) La ville est vide, la toile est nue. Des insectes et des rongeurs gagnent sur nous ; cependant que nous, la rive.

Or,

on enfouit dans le sable résolvant toute odeur
la dépouille salée d'un vieux mâle.
Au soleil à présent de condamner ce corps
que la mer n'étanche plus en dépit des marées !

Ces chairs âpres exaltent le rêve
Mais l'on s'éveille consumé par la soif
l'esprit sec comme de la cendre de rat.

Stop !

Quitter la ville, au premier jour, pour les plages. Partout que des corps drapés d'aura. Empêtrés que l'on est, tels des lutins dans les voiles. N'en plus sortir, jamais. Le songe, ensuite, qui s'insinue, puis s'approprie le libre arbitre. Se le devant le fallacieux problème, désemparée l'équerre. Contre les desseins, sans répit, l'aura, l'implacable rêve. Orage, maladie, tourmente, pour des fragments d'oracles échappés du délire, au final. Sans faillir, parfois se cachant, pour épier. Au terme, avec l'espérance que se déchire l'énigme, au moment juste du suicide ; quelquefois le suicide donc. (Si saufs, alors assassins, la plupart.) Pas deux qui aient emprunté la même voie ; pas un qui n'ait bâti sa ville, sans s'égarer (nul espoir d'issue) au labyrinthe intrinsèque. L'insuccès, toujours, comme sceptre. Indissociables, absolument, de la femme nue, le rêve et le songe et l'aura, de nouveau. Certitude de n'avoir jamais franchi l'énigme initiale. La première observation, à la dernière, égale.

Fuir, en toutes directions ; mieux : fuite ! Se répandre. Investir les horizons, précisément. Un mot, un mort, un cri, pour étancher l'incoercible soif et briser le mutisme. Enfin, l'assaut des virus. Un point noir qui croît autant au fond qu'on creuse le noir autour. Géométrie maligne. Confins s'enfonçant à l'approche et poursuivant derrière. Nul recours. Des masques pour tromper ; le rêve qui règne, le foisonnement des organes en pagaille, l'alentour. À la suite, sang et cauchemar ; le crime, s'il faut.

Au bout, parmi tous les trous noirs, tremblante, la lueur. Tache jaune. Se résoudre aux taches solaires. Les mains figées, contraintes aux draps. L'œil, seul, voit, à la périphérie – les brumes se soulèvent – la plénitude !

Paris, février 1981

Devant la cité triomphante
un émoi sensuel galvanise tout l'être ;
l'âme de la ville passe
et m'insuffle un équilibre initial.

Le plaisir à présent de pétrir à pleines mains une
cité malléable ; d'honorer la pierre tendre
et répartir les masses en uniques proportions ;
les architectes modèlent une matière femme.

À défaut de graver des reines nues à même la falaise,
ils y ont érigé des métropoles ou des temples mnémoniques.

J'emplis mon visage au torse de cette ville
puis s'exhalent les parfums de pierre heureuse
buste fameux que je mouds, et je frotte
mes pouces à cette substance charnelle, à cette ville.

Je connais des savons d'avoine pour
emmousser les seins qui montent ; je puis
masser des grottes, des cuisses,
vrais blocs frais de granit que gratifient mes pulsions.

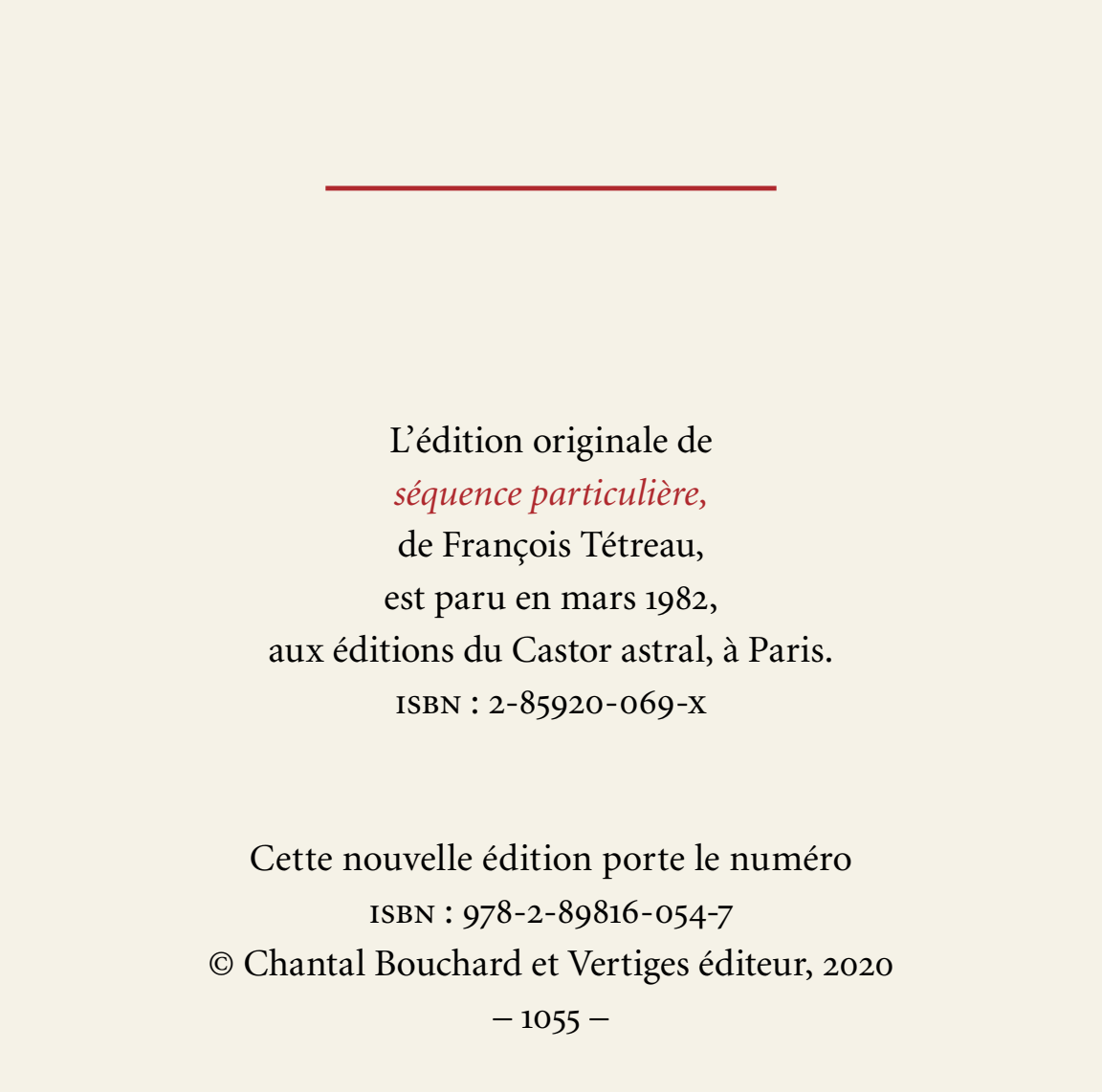
(les seins ont une âme de balance)
quand ce corps saute dans la baignoire
le sang stigmatise les tempes du sculpteur.

Mouler ce corps puissant revient à posséder
une ville éthérée sans ses seins.

Je serais face à la femme nue, face à la mort elle-même,
sans ces liens souverains qui l'unissent
aux principes et qui la fichent en terre.

Pourrait-on soutenir un tel engourdissement ?
Vivre avec ce contact essentiel et constant ?

Quand Laura se découvre
je distingue parfaitement une ville devant moi.



L'édition originale de
séquence particulière,
de François Tétreau,
est paru en mars 1982,
aux éditions du Castor astral, à Paris.
ISBN : 2-85920-069-X

Cette nouvelle édition porte le numéro
ISBN : 978-2-89816-054-7
© Chantal Bouchard et Vertiges éditeur, 2020
– 1055 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : premier trimestre 2020

Lecturiels
www.lecturiels.org